

Yvette Guilbert / texte de
Gustave Geffroy ; orné par H.
de Toulouse-Lautrec

Geffroy, Gustave (1855-1926). Auteur du texte. Yvette Guilbert / texte de Gustave Geffroy ; orné par H. de Toulouse-Lautrec. 1894.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.



Yvette

Guilbert

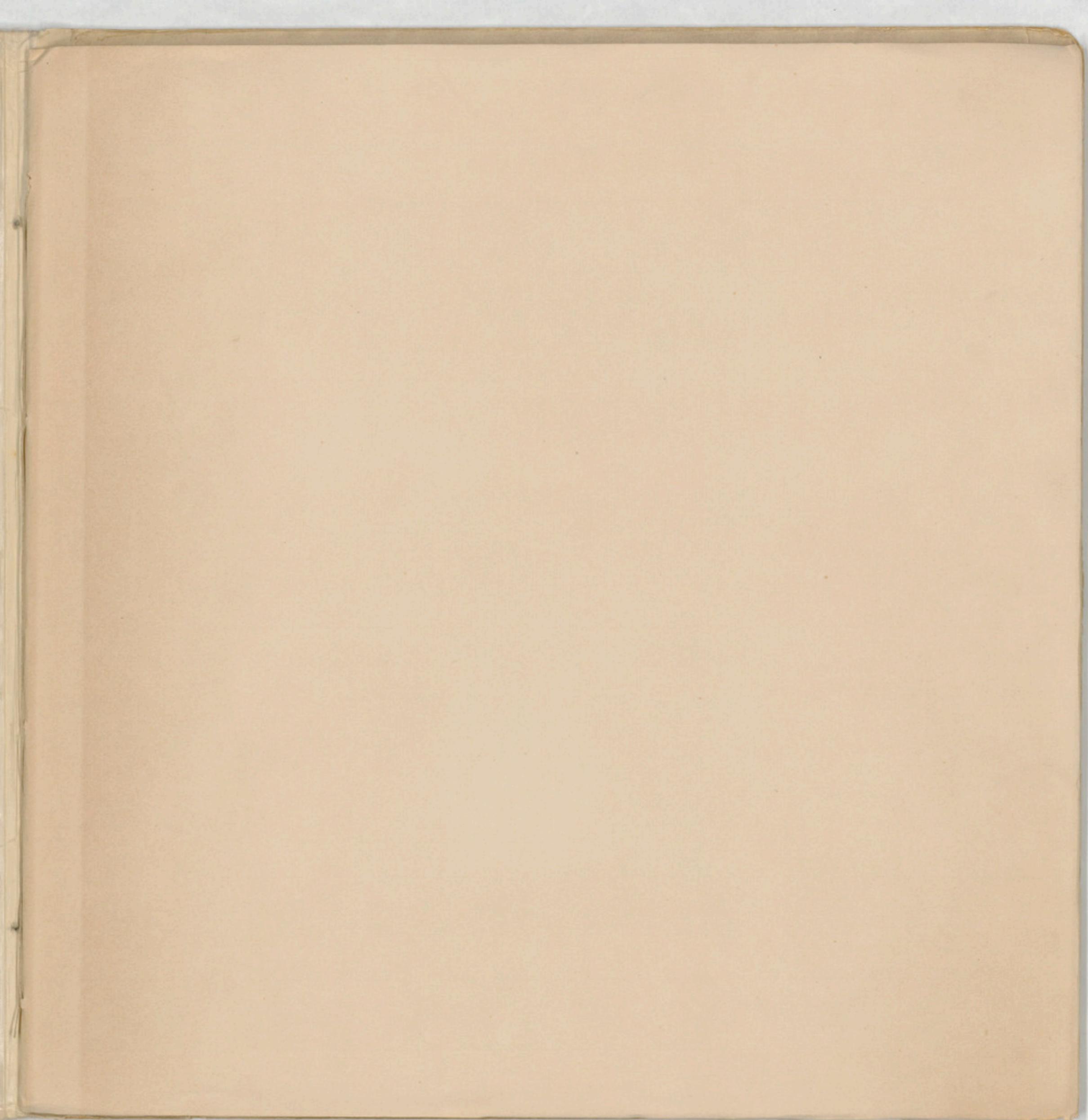
texte

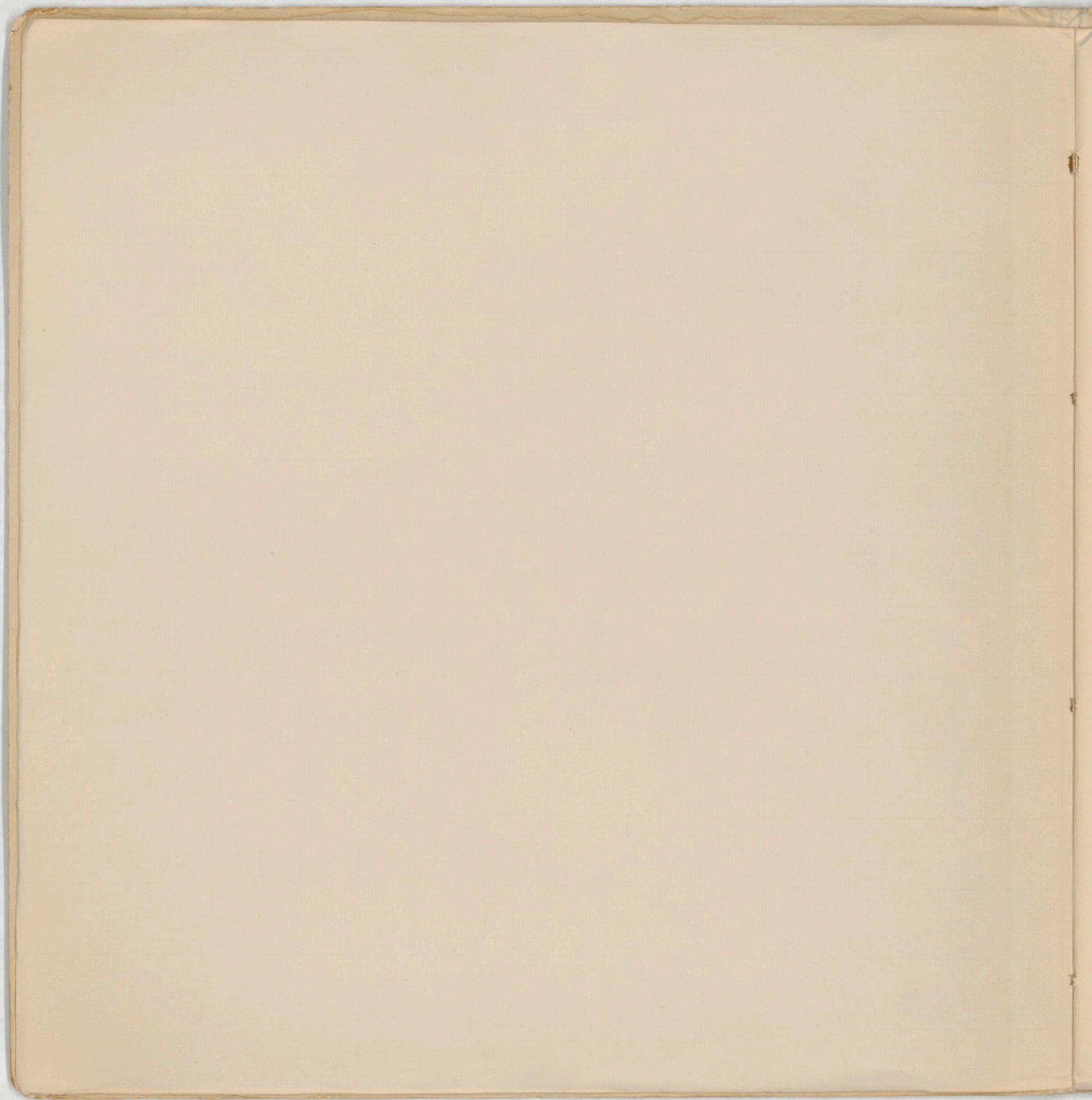
de Gustave Geffroy

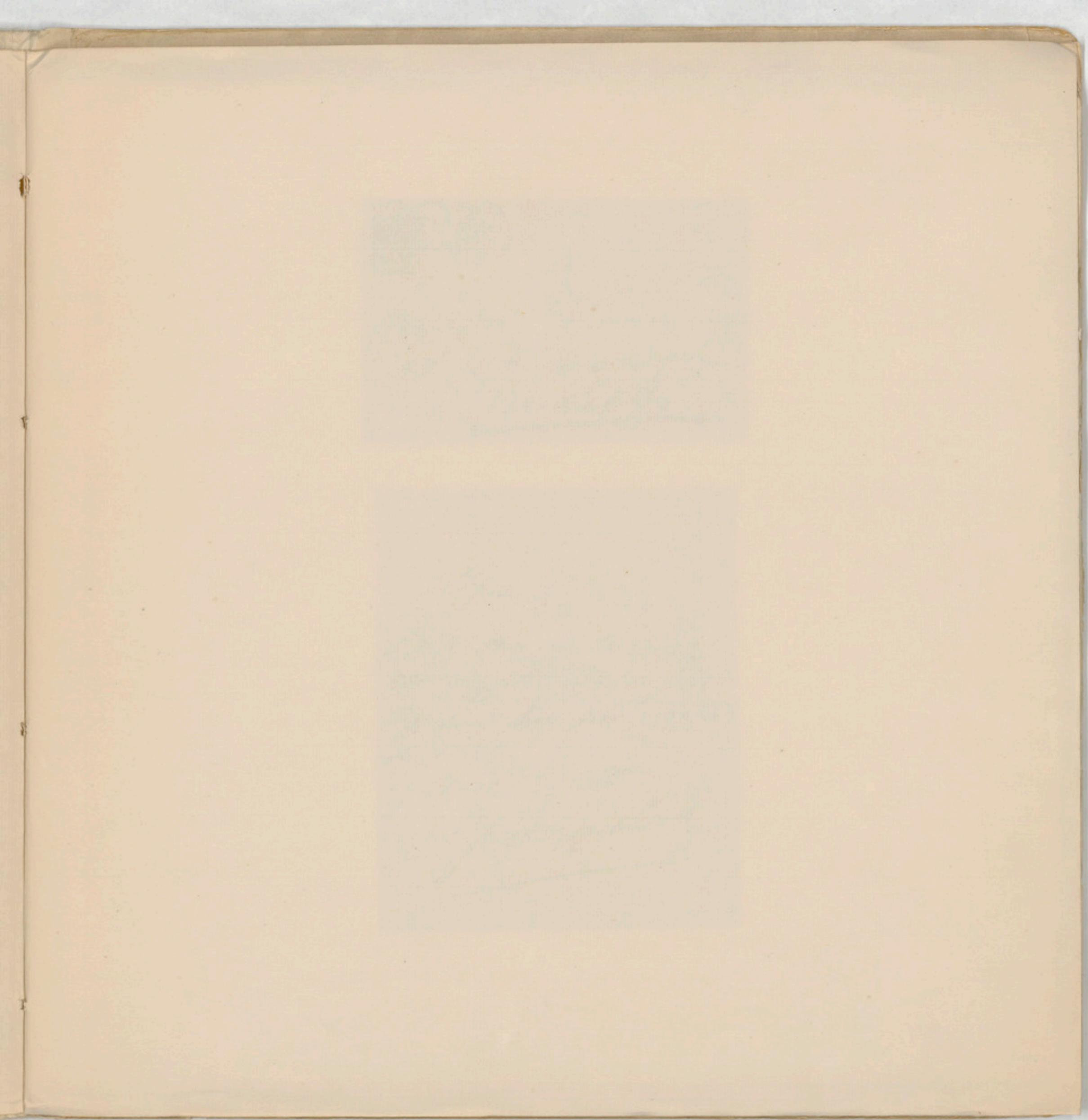
orné par

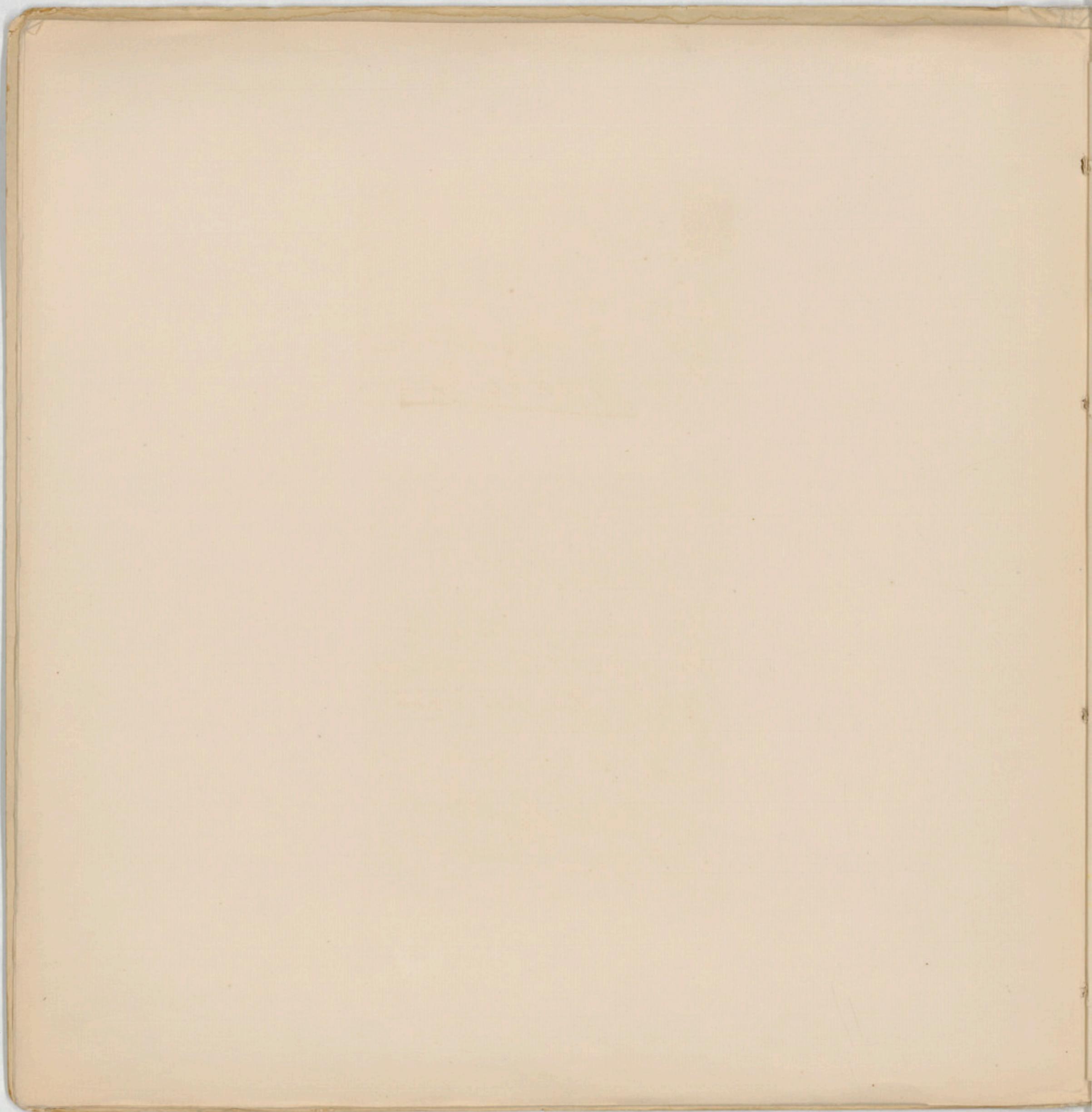
H. de Toulouse Lautrec











PARIS
N^o 20
AVRIL
93
DEPART

15

T

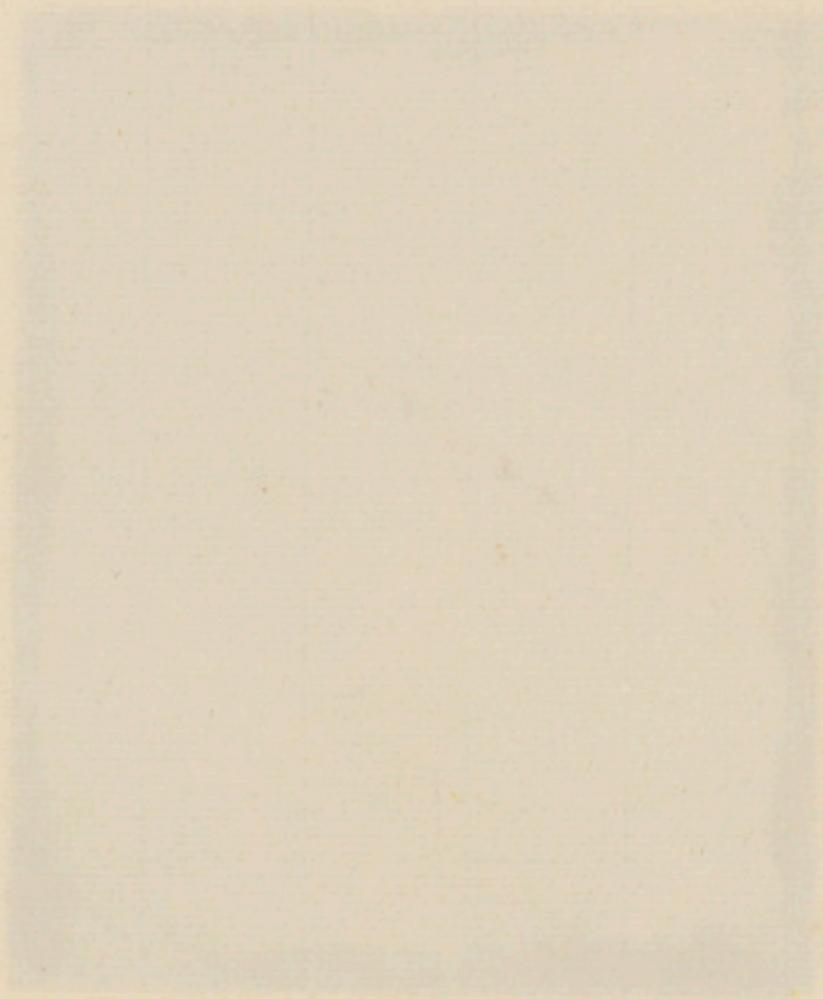
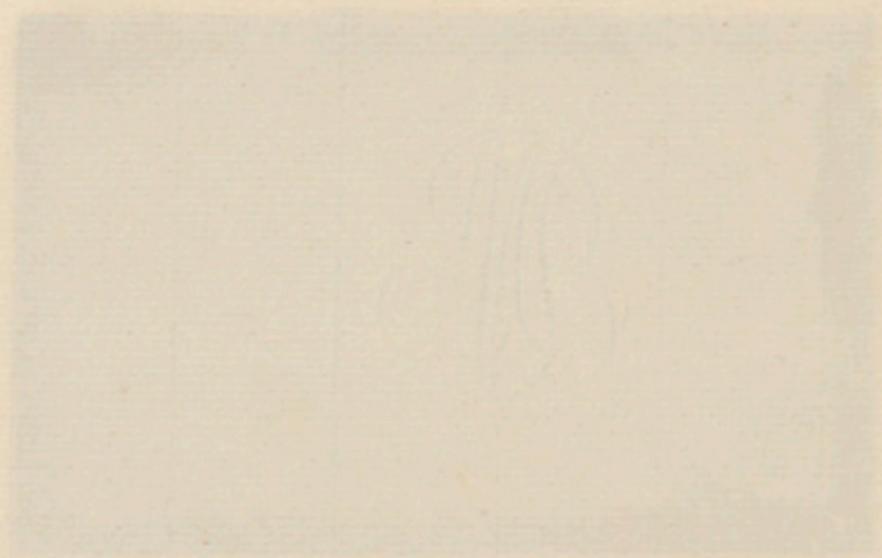
Monsieur Hourmer
69 rue de la Paix
Bruxelles

Monsieur

Ce que vous me demandez
est complètement impossible
Je suis liée par 150000^{fr}
de d'édit !

Mes regrets
Yvonne Guillemin

02505



EDITE PAR L'EMPEREUR ORIENTAL

PARIS 17 RUE DE ROYAL

ÉDITÉ PAR « L'ESTAMPE ORIGINALE »

PARIS, 17, RUE DE ROME

IL A ETE TIRE CENT EXEMPLAIRES DE CE LIVRE

LE 15 JANVIER 1852

Wm. B. Ewing

IL A ÉTÉ TIRÉ CENT EXEMPLAIRES DE CE LIVRE

EXEMPLAIRE N°

23

Yrene Guilher

Yvette Guilbert

Avant de savoir ce qu'elle chante, on entend qu'elle chante bien, et qu'elle dit bien. Son premier secret est là : elle prononce, elle articule, elle expédie les mots dans toute la salle, ou à travers le jardin des Champs-Élysées, elle perce le brouillard de fumée de tabac, la vapeur d'alcool, la buée des haleines. Chaque syllabe arrive en flèche, décochée par le gosier, par les dents, par la langue, portée sur la claire onde sonore, transparente, à la fois ferme et frêle comme un cristal vibrant. Son second secret, c'est son flair de chanteuse, son sûr odorat qui a subodoré l'arôme de la pourriture dite fin-de-siècle, — l'odieux mot sans signification et qui en acquiert une, et qu'il faut bien se résigner à écrire. Elle s'est trouvée là tout exprès pour dresser une statue gaie et macabre, en chair, en robe claire et en gants noirs, pour faire entendre une voix ennuyée et mordante, qui chante la noce sur des airs d'enterrement. La bouche est ironique, le nez a le comique français, à l'évent, et la face blanche apparaît tout à coup funèbre, les paupières mortes. D'autres secrets, elle en a sans doute, mais qui sont les siens, des secrets d'instinct et de volonté. Et puis, elle a sa personne, qu'elle plie à toutes les gymnastiques, à toutes les contorsions, mais qui n'en reste pas moins une personne ondulante et gracieuse, d'une apparition inattendue lorsqu'elle jaillit des coulisses d'un pas délibéré, et qui se brise et s'évapore en lignes fuyantes lorsqu'elle disparaît dans un salut.



Yvette Guilbert



Avant de venir en quelle chose, on entend qu'elle chante bien, et
 qu'elle dit bien, et on s'attend à ce qu'elle prononce, elle arrive, elle
 capote les mots dans tout le salon, on a vu le journal des Champs-Élysées
 elle paraît le boulevard de la Madeleine, le journal de l'école, le boulevard des Capucines.
 Chaque fois qu'elle arrive en scène, elle est par là, par le haut, par le bas
 l'air, par le haut, par le bas, par le haut, par le bas, par le haut, par le bas,
 comme un animal vivant, son second secret, c'est son fils le chanteur, son fils
 chanteur qui a subi l'épreuve de la première dans son école, l'œuvre n'est
 pas signification et qui en acquiesce une, et qui n'est pas se résigner à écrire.
 Elle s'est trouvée le tout exprès pour donner une bonne fois et un air, en chair,
 en robe blanche et en haut noir, pour être connue une fois connue et morte
 dans, qui chante la note sur des notes, l'arrangement, la bonne et la mauvaise,
 pas à le connaître toujours, à l'école, et la face, l'œuvre apparaît tout à coup
 l'œuvre, les paroles, les paroles, les paroles, elle en a une bonne, mais qui sont
 les siens, les secrets, l'œuvre et de l'œuvre. Et puis, elle a un personnage, qu'elle
 joue à l'œuvre, les personnages, à l'œuvre, les personnages, mais qui n'en sont pas moins une personne, un habitant et
 l'œuvre, d'une manière particulière, l'œuvre, elle jette des couleurs d'un pas débraillé, et qui se brise et s'éparce
 en lignes, l'œuvre, l'œuvre, elle disparaît dans un air.



Telle quelle, arabesque vivante, froide ironiste, précise diseuse, rieuse en dedans, sensuelle et acerbe, nerveuse comédienne, muse d'une atmosphère de mort, cette Yvette Guilbert adoptée par ceux qu'elle raille, mise en vedette sur l'affiche de Paris, représente à l'heure actuelle le mélange du café-concert, et par cela même une des manières d'être de la foule d'aujourd'hui. Elle a la signification, l'importance de Thérèse à la fin du Second Empire. C'est donc son image qui devait être évoquée au début de ces pages, et son nom qui pouvait être mis en enseigne logique à cette suite de réflexions sur le café-concert et l'esprit de la foule.

Yvette Guilbert a apporté sur la scène du café-concert de l'originalité, de la voix, de l'ironie, mais le café-concert vivrait, et il vit souvent ainsi, sans talents, sans poésie, sans musique, sans rien. Il vivrait avec les apparences, avec le seul décor de la chanson. Le flamboiement du gaz à la porte, ou la nappe lunaire de la lumière électrique, des affiches grimaçantes, des noms en vedette, des visages glabres d'hommes, des visages plâtrés de femmes. A l'intérieur, l'odeur de la bière et du tabac, des rangs serrés de fauteuils, l'orchestre tapageur et gai, un rideau qui se lève, quelqu'un qui apparaît et qui chante selon l'un des genres admis. Il n'en faut pas davantage pour que la foule vienne, compacte et bruyante, au rendez-vous.

Quel attrait mystérieux l'attire donc ? Quelle odeur lui indique la piste ? Quelle lumière voit-elle briller ?

Entrez avec elle.

Quoi que l'on chante, et chanté par n'importe qui, si les couplets ressortent du patriotisme, de l'obscénité, de la scatologie, la joie sera unanime, vous assisterez au rire brutal, à la pâmoison naïve, aux bravos d'enthousiasme.



C'est affreux, blessant, et vous, Monsieur, ou Madame, vous vous lèverez, quitterez votre siège, fuirez ce lieu empesté, déclarerez sur le seuil que jamais plus vous ne reviendrez respirer cette atmosphère, entendre ces cris, assister à ce scandale.

Il est certain que la répulsion peut être vive, que l'esprit peut gagner là un malaise, un effroi, un dégoût, une sorte de courbature morale dont il sera quelque temps à se défaire. Et même, il se peut concevoir un sentiment moins vif, moins horrifié, moins agressif, qui rejette néanmoins ceux qui auraient tenté la fâcheuse expérience à leurs passe-temps acceptés, musiquettes convenues, plates comédies, ordinaires vaudevilles, tels que l'on peut en trouver dans les théâtres les mieux tenus. Au moins, un décorum est conservé, les femmes rient derrière l'éventail et les hommes ne fument pas à l'orchestre. Mais avouez que l'intellectualité du plaisir admis n'est pas toujours sensiblement supérieure. Et avouez aussi que la déclaration contre le café-concert, si elle est quelquefois, chez quelques-uns, sincère, peut se trouver aussi, chez un grand nombre, hypocrite. Il y a des faits et il y a des présomptions.

Les faits, c'est que le public des cafés-concerts, de certains tout au moins, varie avec les jours, et finit par résumer assez bien les différents états des couches sociales. Il y a même une saison de l'année, de Juillet à Septembre, où le public habituel est presque totalement remplacé. C'est l'époque des concerts en plein air, dans les verdure, sous les astres. La scène est installée, cette fois, assez loin des faubourgs, et si quelques fidèles émigrent, si les étrangers affluent, il n'est pas interdit de croire que nombre de spectateurs des théâtres d'hiver changent de distraction avec l'été. Comme on chante les mêmes choses sous le ciel étoilé que sous les quinquets, c'est donc l'atmosphère matérielle qui était, pour beaucoup, l'objection, et non l'atmosphère morale.

La vérité, c'est qu'il n'y a pas, dans une grande ville telle que Paris, de si grandes différences de public. Ou plutôt, la grande différence crée une infime minorité et une immense majorité. Et il y a ceux qui restent chez eux, qui

C'est ainsi, dit-on, et tout, Monsieur, on blâme, vous tous les jours, qu'on

vous reproche, mais ce n'est pas de vous reprocher, mais de vous reprocher

de vous reprocher, mais ce n'est pas de vous reprocher, mais de vous reprocher

Il est certain que la réputation pour être vraie, que l'opinion pour être vraie

ou vraie, un dégoût, que sont les conditions même dont il est possible de se débiter

le dégoût, il se peut concevoir un sentiment même de grande portée, mais agité, qui

reste insensible à ce qui arrive sans la même espérance à leur plus-temps

certains moments conviennent, plus sensibles, ordinaires, sensibles, tels que les

en trouvent dans les choses les mêmes temps. Au moins, un dégoût est contenu, les

mêmes deux parties, l'essentiel et les hommes ne fument pas à l'ordinaire. Mais voyez que

l'attachement du plaisir n'est pas toujours sentimentalement agité. Et voyez aussi

que la distinction entre le bien et le mal, si elle est possible, chez quelques-uns, s'écarter

pour se trouver avec un grand nombre, s'écarter. Il y a des fois où il y a des fois

insensibles

Le fait, c'est que le public des arts, comme de certains fait un grand tort avec les

jours, et fait par conséquent avec tout les habitants dans les couches sociales. Il y a même une

sorte de faiblesse, de faiblesse, ou le public habituel est presque totalement formé

après. C'est l'époque des esprits en plein air dans les rues, dans les rues, dans les

maisons, cette fois avec les hommes, et si quelques-uns s'élèvent, si les étrangers

différents, il n'est pas possible de croire que quelques-uns de ces choses n'aient changé

de direction avec l'ère. Certains se disent les mêmes choses, mais le ciel était que sans les

quand, c'est donc l'atmosphère matérielle qui était, pour beaucoup, l'atmosphère morale.

La vérité, c'est qu'il n'y a pas, dans une grande ville telle que Paris, de si grandes différences de public. On

peut, la grande différence être une même manière et une même manière. Et il y a ceux qui restent chez eux, qui



choisissent les pièces dont ils veulent se donner les représentations de lecture à eux-mêmes, sans décors et sans acteurs, sur la scène de l'imagination.

Pour les autres, l'important, qu'ils l'avouent donc, est de sortir de chez eux où ils s'ennuient, et de s'en aller n'importe où chercher la lumière, le bruit, et la complicité tacite de la foule, des êtres semblables à eux, de la cohue des ennuyés.

En venir là, à cette constatation, c'est en venir, non à la défense du café-concert, — le monstre est vivace, et nul ne défendrait son insolente santé, — mais à la défense, ou plutôt, à l'explication du public du café-concert.

On n'a pas tout dit quand on a dit l'abjection du spectacle, le bas-fond remué, la montée de ruisseau, la débâcle de fange. Le réquisitoire souvent été fait, et il est facilement fait, il se formule de lui-même.

Mais cette masse riante, qui applaudit les niaiseries et les cochonneries, pourquoi est-elle là ? Tous ces gens qui pourraient donner leurs cinquante sous au Drame, à la Comédie, ou à l'Opéra...

Comment dites-vous cela ?

Quelle erreur est la vôtre ! Ces cinquante sous, ils pourraient les porter ailleurs, mais savez-vous bien à quelles conditions ? Avez-vous réfléchi aux misères et aux vexations de la vie, à tout ce qui

poursuit le misérable homme, la pauvre unité sociale, jusque dans ses plaisirs ? Ces cinquante sous, pris sur le nécessaire, sur la paie de la semaine, sur les appointements du mois, sur les bénéfices de la boutique, on n'est pas



...pointent les pièces dont ils veulent se donner les représentations de
lecture à eux-mêmes sans décor et sans acteurs sur la scène de l'ins-
piration.
Pour les autres, l'important, qu'ils l'écrivent dans, est de sentir
de leur côté ou de l'éprouver et de s'en aller à l'improvise ou chercher la
main, le pied et le complice dans de la parole, des vers, des similes
à eux, de la scène des autres.

Et vous, dans cette condition, est en scène, non à la distance
du café-concert, — le monde est vivant et ne se délecte pas non plus
sans scène, — mais à la distance, au point, à l'attention du public
du café-concert.

Qu'il n'est pas tout dit quand on a dit l'attention du public, le pas-
sage même, la mesure de l'œuvre, la mesure de la page. La réputation
souvent est faite, et il ne faut pas l'oublier, il se forme de lui-même.
Mais cette œuvre même, qui apparaît les minutes et les
secondes, pourquoi est-elle là ? L'ouïe des gens qui pourraient
donner leur cinquante sous ou deux francs, à la Comédie, ou à l'Opéra...

Comment direz-vous cela ?
Quelle œuvre est la vôtre ? Ces cinquante sous, ils pourraient
les porter ailleurs, mais savez-vous bien à quelles conditions ? Avec
vous réfléchis aux minutes et aux sections de la vie, à tout ce qui
pourrait le misérable homme, la pauvre jeune sociale, jouir dans ses plaines ? Ces cinquante sous, pris sur
le spectacle, sur la page de la scène, sur les appointements du mois, sur les bénéfices de la boutique, ou n'est pas



admis à les donner aussi facilement, sur la simple inspection de l'affiche. La journée finie, le dîner vite pris, la course faite, il est bien temps de se présenter au guichet d'un théâtre ! Les quelques places du parterre au Théâtre-Français ou à l'Opéra-Comique sont vite prises par ceux qui ont pu attendre l'ouverture des portes entre les balustrades. Il reste les étages supérieurs, d'où l'on entend et l'on voit comme on peut. Et encore ne faut-il pas compter sur le premier rang.

Le plaisir, ainsi, devient vite une fatigue et une peine, une humiliation pour les plus humbles. Pour être assis, pour voir et pour entendre, ce n'est pas cinquante sous qu'il faut donner, c'est cinq francs, ou sept francs, et plus, en s'y prenant d'avance. Le populo estime qu'il vaut mieux entrer tout de go, à l'heure que l'on veut, au café-concert, s'installer devant un verre, sortir son tabac et bourrer sa pipe.

Nous sommes en mil huit cent quatre-vingt-quatorze, et il va y avoir bientôt vingt-quatre ans que la troisième République existe. Depuis ce temps-là, et même depuis un peu plus longtemps, les plus retentissants orateurs de la démocratie n'ont cessé de réclamer la mise enfin à l'ordre du jour de l'éducation du peuple. Ils ont affirmé en discours et en écrits la nécessité de faire et de parfaire la mentalité et la moralité de l'homme nouveau. Mais en pratique, et même dans la plus simple pratique, ils se sont montrés plus timides. Nombre d'efforts, et des plus sincères, des mieux persistants, des plus tenaces, ont porté sur l'Ecole. Qui oserait en contester ici l'utilité et la justice ? Seuls quelques personnages, parfois instruits et gradés, proclament le mal fondé de ce budget d'instruction. Ils diraient volontiers, et ils disent, qu'il faut l'ignorance pour le peuple, comme il lui faut la religion. Eux peuvent se passer de l'une et de l'autre, et s'en passent, à l'aide de quelques consolations matérielles extraites des biens de ce monde. Aussi ont-ils inventé les Ecoles fondées sur l'esprit de caste, celles qui





préparent à l'autorité, et ils les ont installées, monumentales et luxueuses, faites pour recevoir les fils de la bourgeoisie, en face l'Hôtel-Dieu primaire du pauvre, ou le triste chalet de planches de la municipalité. Nulle enquête sur les goûts et les facultés, nulle possibilité pour certains de continuer les études commencées. Les uns doivent sortir de l'école à douze ans pour entrer à l'atelier et à l'usine. Les autres continuent leurs monômes jusqu'à l'âge d'homme en les entremêlant des expériences de la galanterie dans les brasseries du Boul'Mich. On constitue ainsi, partout et en tout, les directions nécessaires.

Croit-on, en regardant ainsi le début de l'existence de l'homme des villes s'écarter du sujet mis en question, de ce café-concert où défilent les silhouettes pittoresques d'Yvette Guilbert? Nullement. L'éternel sujet, le drame partout présent, c'est l'homme. C'est le même être que vous rencontrerez sans cesse, cherchant à résoudre l'énigme de sa vie, sciemment ou inconsciemment, par toutes ses pensées, par tous ses actes, par toutes les manifestations de son instinct.

Cet homme, le premier venu, celui de la foule, vous venez de le voir à ses commencements pourvu d'un moyen insuffisant. Il est né, et le voilà parti pour la tombe. Il va vivre un au-jour-le-jour laborieux pendant quelques brèves années, on lui prendra une partie de sa jeunesse pour la caserne, une partie de son gain pour l'impôt, il connaîtra tant bien que mal l'amour, la paternité, pour continuer les destinées de la terre, il sera l'engrais social avant d'être l'engrais naturel.

Véritablement, pourquoi voulez-vous que cet homme là n'aille pas au café-concert? C'est la seule porte qui lui soit ouverte, la seule maison qui lui soit hospita-

lière. Pour un prix infime en proportion, il est placé comme un abonné des mardis de la Comédie-

Française; pour presque rien, il peut entrer et se trouver avec ses semblables. Il faut bien, tout de même, qu'il emploie d'une

...ent l'histoire et les ont installés, monumentales et luxueuses, dans
leur pays, les fils de la bourgeoisie, en face l'Hôtel-Dieu primitif du pauvre,
et se sont établis de nouveau de la municipalité. Nulle surprise sur les goûts et les
habitudes, mais pendant leur séjour de quelques années, les choses changent. Les
habitudes de la bourgeoisie de Paris se répandent à Toulon et à Aubert. Les
habitudes de la bourgeoisie de Paris se répandent à Toulon et à Aubert. Les
habitudes de la bourgeoisie de Paris se répandent à Toulon et à Aubert.

C'est un événement sans précédent, la bourgeoisie de l'histoire des villes
qui se répandent dans les campagnes, et ce qui change en dehors les habitudes
habituelles de la bourgeoisie. L'habitant de l'histoire de la bourgeoisie pour
propre est l'histoire de la bourgeoisie, et ce qui change sans cesse,
changement à l'histoire de la bourgeoisie, et ce qui change en l'histoire, par
ceux qui habitent par leur pays, par leurs habitudes de son histoire.

Ces hommes, seigneurie sans cesse de la bourgeoisie, sont ceux de la bourgeoisie
qui commencent par leur pays, et ce qui change. Il est ainsi et le colla parti
pour la bourgeoisie. Il est ainsi et ce qui change pendant quelques heures
après on les trouve une bourgeoisie sans cesse de la bourgeoisie, et ce qui change de son
part pour l'histoire. Il commencent sans cesse que tout change, la bourgeoisie pour
continuer les habitudes de la bourgeoisie, et ce qui change sans cesse l'histoire.

...ent l'histoire et les ont installés, monumentales et luxueuses, dans
leur pays, les fils de la bourgeoisie, en face l'Hôtel-Dieu primitif du pauvre,
et se sont établis de nouveau de la municipalité. Nulle surprise sur les goûts et les
habitudes, mais pendant leur séjour de quelques années, les choses changent. Les
habitudes de la bourgeoisie de Paris se répandent à Toulon et à Aubert. Les
habitudes de la bourgeoisie de Paris se répandent à Toulon et à Aubert.

manière quelconque le temps laissé libre par le travail. Que lui offre-t-on d'autre comme organisation de repos et de plaisir ?

L'Eglise ? Oui, c'est là la pensée secrète, la même chez la bourgeoisie d'aujourd'hui que chez l'aristocratie d'autrefois. C'est à l'Eglise que l'on voudrait bien envoyer le peuple, et même en ce moment un suprême effort est tenté, nos bourgeois sont prêts à toutes les simagrées, se trémoussent odieusement pour singer la foi qu'ils n'ont plus, avec l'espoir de la communiquer, de rendre la torpeur à la masse menaçante. C'était si commode, un remède si endormeur du présent, si bon préparateur de l'avenir. Sottise que d'y avoir renoncé ! Comment persuader de nouveau à ce troupeau humain qu'il lui faut accepter toutes les charges, tous les renoncements, toutes les misères, avec la seule compensation d'un paradis chimérique ? Peine perdue ! On ne redonne pas la foi à volonté, pas plus, d'ailleurs, qu'on ne l'ôte. On aura beau dire, répéter sur tous les tons que c'est la faute à Voltaire, crier haro sur le positivisme, sur le matérialisme, sur le savoir, sur tout ce que l'on voudra, — ces clameurs ne donneront pas le change, et les périodes nouvelles vécues par l'humanité sont des ensembles auxquels les individus ne peuvent rien changer. Que la haute bourgeoisie effarée invoque la mule du Pape ou la botte de Napoléon, comme elle nous en donne le spectacle assez répugnant depuis quelque temps, rien n'y fera. Voltaire a de l'action, certes, et heureusement, mais il est encore bien plus un produit qu'un producteur d'action. Le populaire ne va plus à l'Eglise parce qu'il ne veut plus y aller, et voilà tout. Il s'est aperçu de la mystification sociale et il est devenu méfiant. Autrefois il y avait trône et l'autel, aujourd'hui, c'est la caisse et l'autel. Flair de payant, payant de toutes les manières ! Voilà pourquoi on aperçoit les bons types en redingote obstinés à rester à la porte des églises, lors des cérémonies tarifées. Le croyant apôtre disparaît en même temps que s'affirme le prêtre fonctionnaire.





la porte des églises, lors des cérémonies tristes. Je croyant même disparaître en même temps que s'éteint le petit fonctionnaire.
de manière? Voilà pourquoi on aperçoit les bons types en redingote ordinaires à cravate
rouge et l'autre, aujourd'hui, c'est la cravate et l'autel. Plus de paysan, plus de tisserand
tout. Il s'est aperçu de la mystification sociale et il est devenu méfiant. Autrefois il y avait
leur église. La population ne se plaint à l'égard de la terre plus y aller, ce qu'il
de l'action, certes et heureusement, mais il est encore bien plus en proie à un problème
non en donne le spectacle avec espérance depuis quelque temps, rien n'y fera. Volontaire
haut bourgeois effrayé lorsque la nuit de l'apocalypse ou la porte de Napoléon, comme elle
par l'humanité tout ses exemplaires suspendus les individus ne peuvent rien changer. Que la
l'on voudrait - ces caractères ne donneront pas le change, et les périodes nouvelles verront
Voltaire, écrit dans son le positivisme, sur le matérialisme, sur le social, sur tout ce que
d'ailleurs, qu'on ne l'ait. On aura bien dit, répéter sur tout les tout que c'est la lutte à
d'un paradis chimérique? L'aine perdue! On ne redonne pas la loi à volonté, pas plus
changer, tout les changements, toutes les crises, avec la seule compensation
pretendre de nouveau à ce temps humain qu'il lui faut accepter toutes les
présent, si non présentement de l'avenir, soit que d'y avoir tenté? Comment
trouver sa voie véritable? C'est à chercher, on cherche à enlever le cadavre du
troupe la loi du monde, avec l'espérance de la continuation, de rendre la
bourgeois sont prêts à toutes les sacrifices, de témoignent évidemment pour
bien changer le peuple, et même en ce moment on suppose effort est tenté, pas
d'aujourd'hui que chez l'antiquaire d'aujourd'hui. C'est à l'égard que l'on voudrait
l'Église? Que s'est-il la pensée actuelle; la même chez le bourgeois
comme organisation de temps et de plaisir?



Même au fond des provinces, dans les bourgs perdus, des hommes en habit de drap, endimanchés, mais abstentionnistes, resteront au cabaret pendant messe et vêpres.

Le cabaret ? C'est encore un lieu d'asile offert à l'homme de travail. Le marchand de vin sévit partout, débite, avec son vin frelaté, l'absinthe empoisonnée, l'eau-de-vie incendiaire. Hélas ! l'homme de travail en use, pas autant qu'on le dit, mais trop, beaucoup trop, autant que l'oisif use du café et du restaurant, et certains apportent là une frénésie de malades, un désespoir de miséreux. Ils donnent leurs forces à ces fées dorées, vertes et rouges, du comptoir, à ces naïades de feu qui gazouillent dans les alambics et appellent les passants. C'est un mal universel, la recherche du stupéfiant, le laisser-aller dans l'oubli, et ceux qui vont à l'église se saoulent comme ceux qui n'y vont pas.

Quoi encore ? Qu'est-il offert au peuple ?

Les cours du soir ? Ils sont suivis par un petit nombre, de ceux qui savent surmonter leur fatigue. La lecture dans les bibliothèques publiques ? La lecture à

domicile ? Il faut être préparé, entraîné à la lecture, pour trouver le charme à ces voyages de l'esprit. Les travailleurs manuels sont peu enclins, ^(H) forcément, aux longues et fortes méditations après dix, douze heures de métier. Réduisez d'abord la journée de travail. Des employés lisent, collectionnent des livraisons.

Et encore ?

Le musée ? Il est fermé à cinq heures en été, à quatre en hiver. Il n'y a de South Kensington ouvert jusqu'à dix heures,

Le musée ? Il est fermé à cinq heures en été, à quatre en hiver. Il n'y a de South Kensington ouvert jusqu'à dix heures,

Et encore ?

Des employés lient, collectionnant des livres.

ont peu chacun, forcément, aux loges et fortes méditations après dix, douze heures de métier. Rédacteur d'abord la journée de domicile ? Il faut être préparé, capable à la lecture, pour trouver le charme à ces voyages de l'esprit. Les travailleurs, manuels

lecture dans les bibliothèques publiques ? La lecture à

nombre, de ceux qui savent surmonter leur fatigue. La

Les cours du soir ? Ils sont suivis par un petit

Quoi encore ? Qu'est-il offert au peuple ?

ceux qui n'y vont pas.

l'oubli, et ceux qui vont à l'église se moquent comme

universel, la recherche du supérieur, le laisser-aller dans

dans les alambics et appellent les passants. C'est un mal

rouge, du compte, à ces nœuds de feu qui gazouillent

teux. Ils donnent leurs forces à ces fées dorées, vertes et

rent à une féerie de malades, un désespoir de misé-

que l'œil use du café et du restaurant, et certains apor-

pas suant qu'on le dit, mais trop, beaucoup trop, autant

de vie incendiaire. Hélas ! l'homme de travail en use,

débit, avec son vin frelaté, l'absinthe empoisonnée, l'an-

l'homme de travail. Le marchand de vin s'évit partout,

Le cabaret ? C'est encore un lieu d'asile offert à

tionnaires, tentent au cabaret pendant leurs et vépres.

des hommes en habit de drap, cardinaux, mais absten-

Même au fond des provinces, dans les bourgs perdus,



éclairé électriquement, qu'en Angleterre.

Et encore ?

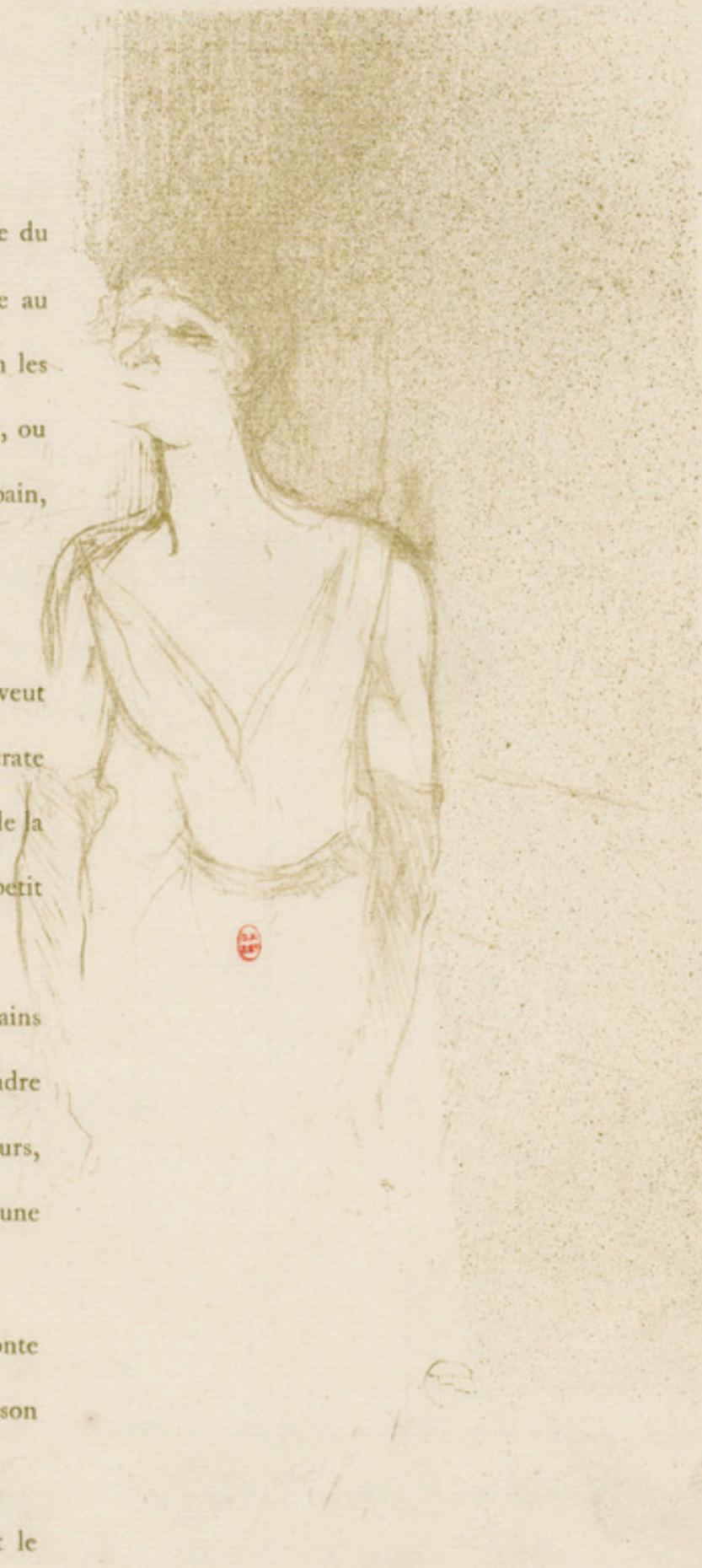
La soirée achevée lentement avec la femme et les mioches, l'heure du repas liée à l'heure du sommeil par quelque causerie, ou quelque promenade au long de la rue de faubourg. C'est la manière la plus usitée, en somme. On les verra tous, l'été, en groupe au pas des portes, ou assis au bord du trottoir, ou attablés autour de la table de zinc. Le samedi, c'est le théâtre, le théâtre suburbain, et c'est surtout le café-concert, et nous y voilà revenus.

C'est donc là ce que veut la foule, ou une partie de la foule, ce que veut la foule ouvrière à Belleville et à Montparnasse, ce que veut la foule bureaucrate et commerçante boulevard de Strasbourg et faubourg Saint-Denis. Elle veut de la musique, des illuminations, et de la gaité, de la gaité surtout, la gaité du petit bleu, de la chair et des déjections !

Voir apparaître un pochard, un type titubant, la cravate défaite, les mains pendantes, le chapeau de travers, le nez rouge, le petit œil brillant, et l'entendre dégoïser le récit de tout ce qu'il a bu et vomi en revenant de Suresnes, et d'ailleurs, de n'importe où il y a des comptoirs de zinc, des litres et des verres, c'est une joie.

C'en est une autre que d'assister aux ébats d'une commère qui raconte les privautés de l'alcôve avec ses yeux, son sourire, ses mots entrecoupés, son torse, ses hanches, tout.

C'en est encore une autre que de respirer l'incongruité, la purge et le water-closet.





éclairé électivement, qu'en Angleterre.

Et encore ?

La soirée achève lentement avec la kamin et les miches, l'heure du
repas liée à l'heure du sommeil par quelques causeries, ou quelques promesses au
long de la rue de la boue. C'est la manière la plus usitée, en somme. On les
voit tous, l'été, en groupe au pas des portes, ou assis au bord du trottoir, ou
assis autour de la table de zinc. Le samedi, c'est le théâtre, le théâtre suburbain,
et c'est surtout le café-concert, et nous y voilà revenus.

C'est donc là ce que veut la foule, ou une partie de la foule, ce que veut
la foule ouvrière à Belleville et à Montparnasse, ce que veut la foule bourgeoise
et commerçante boulevard de Strasbourg et boulevard Saint-Denis. Elle veut de la
musique, des illuminations, et de la gaieté, de la gaieté surtout, la gaieté du pain
blanc, de la chair et des déjeuners !

Voilà pourquoi un cochard, un type titubant, le crâne défilé, les mains
pendantes, le chapeau de travers, le nez rouge, le petit œil brillant, et l'entendement
dégénéré se tient de tout ce qu'il a pu et vient en revenant de bureaux, et d'ailleurs,
de n'importe où il y a des comptoirs de zinc, des litres et des verres, c'est une
joie.

C'est une joie autre que d'arriver aux ébats d'une comédie qui raconte
les privautés de l'alcôve avec ses yeux, son sourire, ses mots entrecoupés, son
tonc, ses hanches, tout.

C'est une joie encore une autre que de respirer l'inconnu, la purge et le
water-closet.

L'estomac, la tripe et le reste ont ainsi leur fête. Les nécessaires fonctions humaines ont leur apothéose.

C'est désolant, répugnant, mais que l'on ne se hâte pas tout de même de jeter une défaveur spéciale sur ceux qui vont se réjouir de ces rappels des conditions de la vie. Ils font partie d'une lignée, ils sont dans une tradition qui n'est pas moins que l'une des traditions classiques françaises.

Il n'est peut-être pas nécessaire d'ouvrir les bibliothèques, de rechercher toutes les pièces justificatives. Il suffit d'éveiller le souvenir, de montrer l'âme d'un pays flottante au-dessus de l'Histoire. La France n'est-elle pas une terre de vignes, de la Bourgogne au Bordelais, du Jura à la Touraine, de la Champagne au Roussillon ? Il est difficile, à ceux qui sont nés de cette race, d'échapper aux antécédents séculaires, à cette vapeur de terroir. La France ne fut-elle pas aussi un séjour d'amour vif et de galants propos ? Et son réalisme aussi s'embarrassa-t-il des basses fonctions, contrepoids nécessaires d'une cérébralité alerte, rétablissement d'équilibre utile à la spéculation de la pensée ? N'en a-t-il pas été fait un élément de comique et de force ?

En plein moyen-âge, aux pierres même des cathédrales, ce réalisme de la race s'affirme et triomphe, nargue le destin, se réjouit de la minute concédée à l'être. La nationalité française n'a pas attendu le grand docteur François Rabelais, le bon docteur qui décrète la Renaissance, qui rassure définitivement l'humanité, qui lui enjoint d'accepter son sort et de vivre sa vie.

Hélas ! sans doute, le rabelaisisme est à bon marché, et ceux qui se payent de mots et détournent les ordures en affirmant continuer l'ancêtre, n'ont rien recueilli de la haute philosophie du vaste esprit, de son mystérieux savoir, de sa prévoyante et bienveillante conscience. Ils pataugent dans le marécage d'une manière, ne s'en iront jamais, comme l'autre, sur le libre océan de la pensée.

Mais ceux-là qui viennent du fin fond des foules pour assister à quelque spectacle, entendre quelque parole, ceux-là



Mais ceux qui viennent de la fond des foules pour assister à quelque spectacle, entendre quelque parole, ceux-là

jamais, comme l'autre, sur le libre océan de la pensée.

mystérieux avant de se précipiter et bienveillant conscience. Ils participent dans le mariage d'une manière, ne s'en font
mais et démontrent les autres en affirmant connaître l'ancêtre, n'ont rien recueilli de la haute philosophie du cœur épuisé, de son

Hélas ! sans doute, le tabernacle est à bon marché, et ceux qui se payent de

son mot et de vivre sa vie.

décrite la Rénaissance, qui ignore déhonnêtement l'humanité, qui lui enjoint d'accepter
saïnt français n'a pas attendu le grand docteur François Rabelais, le bon docteur qui

l'affirme et triomphe, sur le déclin, se réjouit de la minute consécree à l'être. La nation-

En plein moyen-âge, aux parties comme des cathédrales, ce régime de la race

ment de compter et de force ?

établissement d'équilibre n'est à la production de la pensée. N'est-ce pas ce fait un dé-

ment s'embourbe-t-il des basses fonctions, contrepoise nécessaire d'une civilisation abstrait,

La France ne fut-elle pas aussi un séjour d'amour et de galants propos ? Et son réalisme

qui sont nés de cette race, d'écarter aux antécédents séculaires, à cette vapeur de terreur.

Proche, du fait à la Touraine, de la Champagne au Roussillon ? Il est difficile, à ceux

deux de l'histoire. La France n'est-elle pas une terre de vignes, de la Bourgogne au-

pièces jointives. Il suffit d'ouvrir le souvenir, de montrer l'âme d'un pays flottant au-

Il n'est peut-être pas nécessaire d'avoir les bibliothèques, de rechercher toutes les

tions classiques françaises.

font partie d'une lignée, ils sont dans une tradition qui a été pas moins que l'une des tradi-

différent spéciale sur ceux qui sont se réjouit de ces aspects des conditions de la vie. Ils

ont leur apothéose.

L'homme, la tripe et le reste ont ainsi leur fête. Les nécessaires fonctions humaines





n'apportent que leur instinct. Ils veulent qu'on leur parle, mais ils ne savent que confusément ce qu'ils veulent qu'on leur dise. S'ils le savaient, ils se le diraient eux-mêmes, réaliseraient sans aide la conception harmonique. Il se trouve qu'ils ont besoin des autres pour se formuler une signification de la vie, mais ce n'est pas de leur faute si ces autres abusent de cette nécessité, ou ne sont pas à la hauteur de leur fonction. La foule est confiante, elle accepte comme de la vérité et de la poésie ce qui lui est offert. Avant de la réformer, elle, cette foule, réformez-vous donc vous mêmes, vous qui lui parlez, soi-disant apporteurs de vérité, prétendus poètes. Ne dites pas que vous lui donnez ce qu'elle aime, qu'elle vous force à vos cuisines. Il n'y a de sûr que ceci : c'est qu'elle a faim et soif, qu'elle veut manger et boire, et qu'elle mange et boit ce que vous lui servez, pour ne pas tomber d'inanition. Elle croit que c'est cela, la vérité, que c'est cela, la poésie, que c'est cela, la chanson, et elle se précipite en affamée, comme se précipite l'enfant naïf. Il est affreux de lui donner, pour la réjouir et l'apaiser, les infectes sauces, le mauvais pain, le mauvais vin, le tord-boyaux.

L'assistance conviée à ces festins s'habituerait bien à d'autres mets. Pas tout de suite, peut-être, car elle a le palais brûlé, le goût dépravé, l'estomac effondré, et les saveurs naturelles lui paraîtraient mystificatrices. Les patients soumis depuis si longtemps à ce régime débilitant, excitant et abrutissant, ne peuvent se sentir tout de suite remis en liberté, rendus à la saine perception des choses.

Tout de même, aujourd'hui, dans le grouillement des couplets grossiers qui excitent les instincts à la brutalité sans leur dire les fins de la nature et l'épanouissement de la matière par l'esprit, qu'il se fasse un appel à la sentimentalité ou au désintéressement, il sera entendu.

Il est évident que les hommes les plus sages et les plus
éclairés de leur siècle ont été les plus grands hommes
de leur siècle. Ils ont été les plus grands hommes
de leur siècle parce qu'ils ont été les plus sages
et les plus éclairés de leur siècle. Ils ont été les
plus grands hommes de leur siècle parce qu'ils ont
été les plus sages et les plus éclairés de leur
siècle. Ils ont été les plus grands hommes de leur
siècle parce qu'ils ont été les plus sages et les
plus éclairés de leur siècle. Ils ont été les plus
grands hommes de leur siècle parce qu'ils ont été
les plus sages et les plus éclairés de leur siècle.

Il est évident que les hommes les plus sages et les plus
éclairés de leur siècle ont été les plus grands hommes
de leur siècle. Ils ont été les plus grands hommes
de leur siècle parce qu'ils ont été les plus sages
et les plus éclairés de leur siècle. Ils ont été les
plus grands hommes de leur siècle parce qu'ils ont
été les plus sages et les plus éclairés de leur
siècle. Ils ont été les plus grands hommes de leur
siècle parce qu'ils ont été les plus sages et les
plus éclairés de leur siècle. Ils ont été les plus
grands hommes de leur siècle parce qu'ils ont été
les plus sages et les plus éclairés de leur siècle.

Romance, chauvinisme, appelez cela du nom que vous voudrez, cette poésie au sucre ou à la poudre, désolez-vous de sa niaiserie et de son mensonge. Encore une fois, cette qualité inférieure est du fait de ceux qui osent prendre la parole et non de ceux qui l'écoutent. C'est la vile séduction des fillettes qui s'exprime par la voix du ténor lorsqu'il roucoule la chanson des nids, qu'il excite aux promenades par les champs, à la lisière des bois, lorsqu'il fait les étoiles complices des chutes, des abandons, des infanticides et des prostitutions. C'est la servitude que prêche le baryton lorsqu'il excite la multitude à se ruer aux champs de bataille, les peuples à supprimer les peuples, et qu'il donne à adorer le cheval cabré du conquérant, le panache et le sabre.

Mais le frisson qui parcourt les malheureux à l'écoute, bouche bée, le cœur battant, ce frisson n'a rien de vil, c'est par des mots généreux qu'il est provoqué, c'est par la croyance à quelque motif vague et proclamé supérieur. En même temps qu'elle est réaliste, cette foule est idéaliste, elle est l'exacte représentation de l'humanité, et elle n'a pas cessé de croire aux mots. Coupables sont ceux qui prononcent ces mots sans y croire, qui les maquillent, qui les galvaudent, qui les érigent en raison sociale, qui les traînent aux mauvais lieux. Ecrivains sadiques ou roucouleurs de romances, patriotards de tribune parlementaire ou de scène de café-concert, c'est la même race exploiteuse de la crédulité.

Mais l'amour est tout de même l'admirable et profond sentiment, la poésie vitale, et la patrie, annonciatrice d'humanité, le lien le plus fort, l'agrandissement de la famille, l'unité de langage, la création d'idées et de chef-d'œuvres, la preuve d'une pensée d'avenir, l'affirmation de la survivance. Que la foule tressaille à ce mot d'amour et à ce mot de patrie, quel que soit le tintamarre qui les accompagne, qui songera à lui reprocher ce tressaillement ?



qui les accompagne, qui songe à lui reprocher ce traitement ?
d'avoir l'affirmation de la survivance. Que la seule nouvelle à ce mot d'amour et à ce mot de parole, quel que soit le traitement
le plus fort, l'agrandissement de la famille, l'unité de langage, la création d'idées et de chef-d'œuvre, la preuve d'une pensée
Mais l'amour est tout de même l'aimable et passionné sentiment, la poésie vraie, et la partie essentielle d'humanité, le lieu

capité du cœur, le parache et le rétro.
les peuples à supprimer les peuples, et qu'il donne à adorer le cheval
le parache lorsqu'il existe la multitude et se trace aux champs de bataille
bons, des infamies et des positions. C'est la véritable poésie
la fin des jours lorsqu'il fait les écoles complètes des choses, des idées
coulé à chamon des nées, qu'il existe aux frontières des champs, à
éducation des idées qui exprime par la voix du cœur lorsqu'il est
qui occupe pendant la parole et non de ceux qui l'écrivent. C'est la vie
non managé. Encore une fois, cette parole véritable est la base de tout
cette poésie en tant qu'à la parole, à la parole, à la parole et à la



Aussi, dit-on, ce n'est pas ce reproche qui est formulé, ce tressaillement est trouvé bon. Chaque fois que la foule est ingénue et croyante, elle plait à ses maîtres.

Quoi donc?

Le reproche, c'est que ce frisson ne soit pas assez prolongé, c'est que tout de suite le feu d'artifice s'éteigne dans les eaux croupissantes, que tous quittent le Drapeau pour aller au Plaisir, et au plaisir proclamé défendu, à la corruption, à la luxure, à l'ivresse.

Plaisant et funèbre réquisitoire ! Ceux qui le rédigent avec indignation ne s'aperçoivent-ils pas du singulier état d'esprit qu'ils révèlent ? C'est la corruption d'en bas qui les choque, non celle d'en haut. Or, celle d'en bas est une suite, un aboutissement fatal. La corruption gagne de proche en proche, se propage comme une inondation, se répand partout, dans les coins reculés que l'on aurait pu croire hors de ses atteintes. Pendant longtemps, les intéressés ont pu croire qu'elle serait un monopole, qu'ils la garderaient pour eux seuls et leurs intimes, que la masse des hommes trouverait une compensation suffisante dans les phrases héroïques, bénisseuses et endormeuses. De même que l'on trouvait la religion bonne pour le peuple, pour des raisons identiques le plaisir était proclamé bon pour quelques-uns. Les dirigeants oublient vraiment par trop de se réserver une part de ce gâteau de l'idéal affirmé par

eux si délicieux. Ils se nourrissent d'autres festins. Quoi d'étonnant si le désir et la faim sont venus à ceux qui les regardaient manger d'un air si heureux, si supérieur, si au-dessus de la commune misère. Les

dirigeants n'ont pas dirigé, ils ont dépravé. L'histoire de la Monarchie française avorte et crève comme un abcès sous Louis XV. On y a mis le fer sous Louis XVI, mais la contagion s'était répandue, et le Tiers-Etat puritain, vêtu de drap noir, qui prit la place de la noblesse en faillite, se pervertit bien vite à la possession du pouvoir et des écus. Depuis cent ans, les dirigeants laissent leurs devoirs d'éducateurs pour jouir de la minute qui passe, et en jouir mal. Tous les petits fragments de souveraineté disent le même « Après moi le déluge » que disait l'autre. Ils sont les privilégiés de la possession et du savoir, ils doivent l'exemple et celui qu'ils donneront sera imité.





Ils en donnent un, il est suivi, et ils s'étonnent, ils geignent que le peuple ait perdu l'idéal. C'est le contraire qui serait étonnant. Si l'esprit jouisseur et gouailleur s'installe dans une partie de la population, c'est qu'il a été fait pour cela tout ce qu'il fallait. Tout est à la rigolade dans ce que l'on appelle la société. Des hommes s'occupent de leur toilette autant que les femmes, vivent pour leurs organes, fêtent leur ventre comme un dieu. Pourquoi les passants ne s'attrouperaient-ils pas au défilé des voitures, aux vitres des restaurants chics, et ne finiraient-ils pas par apprendre qu'il y a des dessous aux déclarations morales, et des dessous vite aperçus, une débauche à peine secrète, un éreintement génésiaque d'une quinzaine ou d'une vingtaine d'années avant le mariage d'argent. Et pourquoi ces passants qui peinent pour gagner leur vie et qui ne connaissent que les logis hasardeux, les nourritures insuffisantes, le vin corrosif, plus rien de naturel, rien que du falsifié, du gâté, du pourri, pourquoi ne s'aviseraient-ils pas d'être hommes comme tant d'autres hommes, c'est-à-dire envieux, malfaisants, et tout au moins curieux de ce qui s'affiche avec tranquillité. Pourquoi ne s'en iraient-ils pas à la dérive comme la belle jeunesse et la

respectable vieillesse qui défilent devant eux, ramollies et joyeuses.

Ne cherchez pas ailleurs que dans l'homme semblable à l'homme les raisons du dévergondage qui vous offusque, du cynisme qui vous effraie. Ceux qui ne peuvent pas avoir la réalité des choses veulent au moins en avoir les apparences, le spectacle. Ils s'en vont donc là où le fumet cherché affectera leurs narines, ils iront se récréer de la niaiserie et de la crapule, ils deman-

Il en donne un, il est suivi, et le s'étonnant, ils
s'étonnent que le peuple ait perdu l'idéal. C'est le courage
qui avait étonné. Si l'espérance humaine et humaine, et celle
qui ont partie de la population, c'est qu'il a été fait pour
cela tout ce qu'il fallait. Tout est à la rigueur dans ce que
l'on appelle la science. Les hommes s'occupent de leur ter-
ritoire autant que les femmes, vivent dans leurs organes, les
hommes comme au début l'homme, les hommes ne s'ac-
compagnent-ils pas au début des hommes, aux rites des
hommes, et se réunissent-ils pas par quelque chose de
à des hommes, aux hommes humains, et des hommes s'ac-
compagnent, une habitude à peine recréée, un étonnement grand-
rapide, et une question ou d'une vingtaine d'années avant le
niveau de l'homme. Et pourquoi ces hommes, qui peuvent pour
figurer leur vie et qui ne connaissent que les lois, les
deux, les hommes humains, le vin courtois, plus rien
de naturel, rien que de la sagesse, du goût, du goût, pourquoi
ne s'étonnent-ils pas d'être hommes comme tant d'autres
hommes, c'est à dire envieux, mécontents, et tout au moins
curieux de ce qui s'écrit avec candeur. Pourquoi ne
s'en réunissent-ils pas à la fin, comme la belle jeunesse et la

respectable jeunesse qui débient devant eux, ramolles et joyeuses.
Ne cherches pas ailleurs que dans l'homme sensible à l'homme les raisons du développement qui tout autrement, du
comme qui vous étonne. Ceux qui ne peuvent pas avoir la même chose veulent au moins en avoir les apparences, le spectacle.
Ils s'en vont donc à la fin, cherché ailleurs leurs raisons, ils tiennent se récréer de la naissance et de la crainte, ils demandent



deront à voir le personnel du brillant lupanar, les couchers, les levers et les lavages de ces dames. Qu'en pensez-vous, et n'est-ce pas de la révolte qui finit en envie et en bassesse ?

On trouve cela, à l'analyse, dans les éléments confondus au café-concert, comme on y trouve l'instinct de nature exprimé par Rabelais, et le moyen sentiment de gaudriole des chansonniers du Caveau et des romanciers grivois, Désaugiers et Béranger, Pigault-Lebrun et Paul de Kock. Comment faire le tri dans tout cela, parmi ces ingénuités et ces ordures, comment garder le sentiment de nature et proscrire l'obsécénité, comment sauver le rire et défalquer la goujaterie, comment vouloir la seule vérité et la mettre à la place de tout faux idéal ? L'exemple seul, et le temps, peuvent accomplir l'œuvre. C'est toujours et partout que dix justes et même un seul juste peuvent sauver une ville. Il y a de bons ferments dans la bourgeoisie et dans le peuple. Qu'ils se joignent donc et fassent un nouveau monde, ou tout s'en va. Agissez, cadets de la bourgeoisie, intermédiaires attendus, comme ont agi les cadets de la noblesse aux premiers jours révolutionnaires, renoncez et affirmez à la fois, agissez, il est temps !

Bientôt, en bas, dans la région de travail et de misère, on ne croira plus à rien. Le désagrègement va s'achever, les liens avec le passé se rompent un à un. La romance est en baisse, et le drapeau aussi. A quoi sert de se dissimuler ce qui est, de ne pas vouloir voir. Ce jeu n'empêche pas les choses d'être. La période est difficile à passer dans le présent, et sera encore plus difficile à passer dans l'avenir, cela est certain. Il faut pourtant marcher quand même, continuer la vie. L'idée de justice veut sa solution, et elle l'aura, à travers tout. Pour cela, bien des décors qui sont encore debout s'effondreront, tout ce qui constitue la civilisation

de tout le personnel au brillant l'épave, les couchés, les levés et
les stages de vos heures. Ce qui paraît grand, ce n'est-ce pas de la révolte

qui fait en un instant un héros.

Le héros est un être qui vit dans un monde où il est le seul à

comprendre la grandeur de son rôle. Il est le seul à voir la

grandeur de son rôle. Il est le seul à voir la grandeur de son rôle.

Il est le seul à voir la grandeur de son rôle. Il est le seul à voir la

grandeur de son rôle. Il est le seul à voir la grandeur de son rôle.

Il est le seul à voir la grandeur de son rôle. Il est le seul à voir la

grandeur de son rôle. Il est le seul à voir la grandeur de son rôle.

Il est le seul à voir la grandeur de son rôle. Il est le seul à voir la

grandeur de son rôle. Il est le seul à voir la grandeur de son rôle.

Il est le seul à voir la grandeur de son rôle. Il est le seul à voir la

grandeur de son rôle. Il est le seul à voir la grandeur de son rôle.

Il est le seul à voir la grandeur de son rôle. Il est le seul à voir la

grandeur de son rôle. Il est le seul à voir la grandeur de son rôle.

Il est le seul à voir la grandeur de son rôle. Il est le seul à voir la

grandeur de son rôle. Il est le seul à voir la grandeur de son rôle.

Il est le seul à voir la grandeur de son rôle. Il est le seul à voir la

grandeur de son rôle. Il est le seul à voir la grandeur de son rôle.

Il est le seul à voir la grandeur de son rôle. Il est le seul à voir la

grandeur de son rôle. Il est le seul à voir la grandeur de son rôle.

Il est le seul à voir la grandeur de son rôle. Il est le seul à voir la

grandeur de son rôle. Il est le seul à voir la grandeur de son rôle.





héritée, l'Eglise et la Bourse, le Palais et la Caserne. Mais qui ne consentira, dans l'avenir, à l'effritement et à l'écroulement des monuments, si chacun peut enfin jouir de sa maison et de son jardin, de ses fleurs, de sa ruche et de son arbre ? Le fameux idéal invoqué comporte trop de truffes et de champagne pour les uns, et pas assez même de pain sec pour les autres. Ce sera tout bénéfice pour l'humanité si elle entend et comprend d'une certaine façon ce qui lui sera crié : « Il n'y a pas d'idéal, il y a la soupe et le bœuf, il faut vivre d'abord, créer de la vie, posséder la Terre, lui faire donner son maximum de bonheur. » Ce sera là le commencement de l'action.

Ce sera la conclusion de ces feuilles, si vous le voulez bien. La chanteuse Yvette Guilbert, lorsqu'elle a fini sa chanson, et qu'elle se sauve, la gorge âcre de la fumée respirée, toute sa personne imprégnée de l'atmosphère chaude, où va-t-elle ? Elle saute dans un train, quitte Paris, se rafraîchit à l'air sain de l'espace, retrouve son jardin et sa rivière de Vaux. Humanité tombée au café-concert, fais comme ta chanteuse, aussitôt que tu le pourras, quitte les grandes villes, retourne à la nature avec ce que tu as appris d'histoire et de civilisation, cherche l'ombre de l'arbre, le chant de la branche et du sillon, contente-toi du petit jardin autour duquel il y a l'espace, vis ta propre existence, unis-toi à la Terre enfin dominée par la Pensée.

GUSTAVE GEFFROY.

1900

l'homme, l'Église et la Nation, le Labeur et la Justice. Mais qui ne connaît
dans l'avenir, à l'établissement de monuments, et d'un plan
autre jour de la nation et de son jardin, de ses fleurs, de sa terre et de son
vivre ? La terre est le seul élément qui ne change point
et qui, si par une raison de pain ou pour les autres, se voit tout brûlée pour
l'humanité si elle est en contact avec elle, elle ne peut être que
à elle-même et à son idéal, il y a la source et le point, il faut être debout, et de la
vie, passer la terre, lui faire donner son maximum de bonheur. Ce sera
le commencement de l'œuvre.

Ce sera la conclusion de nos efforts et vous le voulez bien. La chan-
sion, l'œuvre d'aujourd'hui, l'œuvre de demain, et quelle est votre, la terre
de la terre, toute et personne, l'œuvre de l'humanité, l'œuvre
ou est-elle ? Elle est dans un autre monde, elle se rattache à l'air, elle
l'œuvre, retrouve son jardin et se trouve de Vaux, l'œuvre de la terre
concentré, elle comme la charbon, comme que ce la terre, que les grandes
elles, comme à la terre avec ce que tu as appris d'histoire et de civilisation,
de la terre de l'air, le chat de la terre et du sillon, comme toi du
pour le jardin, comme d'aujourd'hui il y a l'œuvre, et la terre, comme toi à la
terre, elle domine par la terre.

GUSTAVE GIBERT.



LITHOGRAPHIES IMPRIMÉES SUR LES PRESSES A BRAS D'EDW. ANCOURT

PARIS, 83, FAUBOURG SAINT-DENIS

TYPOGRAPHIE FRÉMONT. ARCIS-SUR-AUBE

JUIN 1894

LITHOGRAPHIES IMPRIMÉES SUR LES PRESSES A BRAS DE DW. ANCOURT

PARIS, 83, FAUBOURG SAINT-DENIS

TYPOGRAPHIE FRÉMONT, ARCS-SUR-AUBE

JUN 1864

